

UN MOT DU PRÉSIDENT

Comme l'écrit le directeur du Musée du Louvre, M. Henri Loyrette, dans le catalogue consacré aux nouvelles salles des Arts de l'Islam inaugurées cet automne, le but de l'exposition est de présenter la face lumineuse d'une civilisation qui englobe en son sein une humanité infiniment variée et riche et d'encourager la compréhension entre les cultures et les peuples. On peut du reste y admirer des panneaux en stucs provenant des fouilles de Marguerite van Berchem à Sedrata (Mzab algérien) au début des années 1950. L'Ibadisme, pratiqué à Sedrata, encore très présent en Oman et en Algérie, a fait l'objet d'une conférence Ibadī Theology qui s'est tenue en mai 2012 à Naples et qui est présentée par Heinz Gaube en page 4.

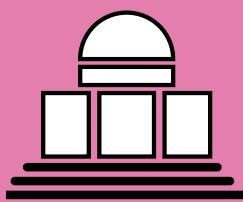
Notre Fondation, qui a modestement le même objectif que le Louvre de faire connaître le monde musulman à l'Occident, présente aussi, en page 4, la recherche d'István Ormos consacrée à l'exposition universelle de 1893 à Chicago et, plus précisément, à la reconstitution d'une rue du Caire ; cet événement avait pour but de familiariser le public américain avec l'Egypte.

Alison Gascoigne a finalement pu mener à bien sa mission sur le site de Tell Tinnis, en Egypte, après un report de plus d'une année. Malheureusement, dans d'autres pays d'Afrique du Nord ou en Syrie, la situation ne s'est pas améliorée et plusieurs de nos boursiers n'ont pas pu reprendre leurs recherches. Il en découle un glissement des fouilles archéologiques vers l'est comme la prospection de Denis Genequand et d'Alastair Northedge à Dehistan (Turkménistan), ci-contre, ou la prochaine mission de Maria Vittoria Fontana à Estakhr en Iran («En cours» page 8).

Finalement, en cette fin d'année 2012 et début de 2013, le fonds de photographies conservé par la Fondation van Berchem est doublé mis en valeur à travers l'exposition Fascination du Liban qui se tient à Genève, au Musée Rath, du 30 novembre 2012 au 31 mars 2013, et propose, avec des objets provenant du Musée national d'archéologie de Beyrouth, des photographies de Max van Berchem datant de la fin du XIX^e siècle et représentant Beyrouth, Baalbek, Byblos et Tripoli (page 6). D'autres documents illustrant l'architecture omeyyade à Jérusalem et Damas seront visibles à partir du 20 janvier à la Biblioteca Viva de al-Andalus, au palais du Bailio, à Cordoue.

Costin van Berchem
Président

FONDATION MAX VAN BERCHEM



Genève

BULLETIN

DÉCEMBRE 2012

Numéro 26

DEHISTĀN: UNE VILLE MÉDIÉVALE AU SUD-OUEST DU TURKMÉNISTAN

La ville de Dehistān, ou Ribāṭ Dehistān – moderne Mişriyān – se trouve au centre de la région du même nom, au sud-ouest du Turkménistan. À l'époque médiévale, il s'agissait d'une ville relativement prospère située au centre d'un district doté d'une agriculture développée grâce à un système de canaux dérivés du fleuve Atrak¹. Les sources textuelles la décrivent d'abord comme un *nibāṭ*, puis comme une ville, laissant entendre que cette dernière s'est développée à partir d'un établissement originel qui était une forteresse de frontière.

À l'exception d'une mission soviétique dans les années 1970, la ville de Dehistān a été relativement peu étudiée jusqu'à maintenant. Il s'est principalement agi, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, de visites de voyageurs ou de courtes prospections par des archéologues qui ont porté sur la topographie générale du site, les rares monuments visibles en surface (mosquées et minarets) et l'épigraphie, ainsi que sur la nécropole de Mashhad Ata (Mashhad-i Mişriyān) située à 6 km au nord-est².

La mission soviétique, dirigée par E. Atagariev, a mené plusieurs campagnes de fouilles durant les années 1970 et s'est poursuivie de manière plus épisodique par la suite. Ces travaux ont principalement

Fig. 1 - Minaret, cour et portail de la grande mosquée de la ville de Dehistān (596–617 H/1200–1220 AD) (photo D. Genequand).





Fig. 2 - Vue aérienne de la ville médiévale de Dehistān.

concerné la plus grande des mosquées (datée par une inscription de 596–617/1200–1220) (Fig. 1), une madrasa (XII^e–XIII^e siècle), un caravansérail (X^e–XIII^e siècle) et deux maisons (XIII^e siècle). Ils ont été publiés sous forme d'une courte monographie en 1986³. Cette dernière est toutefois très focalisée sur une brève présentation de chaque zone fouillée et d'une partie du mobilier et ne rend pas vraiment compte de l'ampleur de la ville, ni des questions que posent le développement et l'histoire d'un site urbain.

La ville est ceinte d'un double rempart, précédé par un fossé, qui présente un plan polygonal – presque trapézoïdal – allongé d'environ 1400 m sur 870 m (Fig. 2). Sa surface *intra muros* couvre près de 112 hectares. Trois portes, au sud, à l'est et à l'ouest, y donnent accès et sont prolongées par des rues qui se croisent obliquement vers le centre.

L'angle sud-ouest de la ville se différencie du reste par un rempart nettement plus haut et plus large et, à l'intérieur, par le tracé de deux fossés formant une surface trapézoïdale (Fig. 3). À l'est, une porte



Fig. 3 - Angle sud-est de la ville de Dehistān, avec le rempart qui culmine à plus de 11 m de haut et, au premier plan, les vestiges d'un fossé (photo D. Genequand).

supplémentaire flanquée de deux tours y donne accès. On peut y voir la citadelle, mais nombre d'indices montrent qu'il pourrait surtout s'agir des vestiges d'une fortification plus ancienne que le rempart urbain, peut-être le *ribāt* connu par les textes des IX^e et X^e siècles.

À l'intérieur de la ville, les alignements de nombreuses rues et les vestiges arasés de bâtiments divers – vraisemblablement des maisons dans la plupart des cas – sont aisément discernables. Le mobilier de surface est majoritairement datable des XII^e et XIII^e siècles et comprend une proportion remarquablement élevée de céramiques fines, en particuliers des céramiques à pâtes siliceuses et décor de lustre.

Des constructions se trouvent également à l'extérieur du rempart, surtout au sud et au sud-est, où plusieurs caravansérails et une zone de production artisanale (fours à briques et à céramique) ont aussi été identifiés (Fig. 4).



Fig. 4 - Caravansérail et divers monuments (mausolée, maison de fouille) à l'extérieur du rempart sud de la ville de Dehistān, (photo D. Genequand).

Si les sources textuelles attestent de la prospérité agricole du Dehistān entre le X^e et le XIII^e siècle, les conditions environnementales arides qui prévalent dans la région ont nécessité des aménagements de grande envergure pour permettre la mise en culture du territoire à partir de la rivière Atrak, dont le cours est éloigné d'une soixantaine de kilomètres au sud-est. Les vestiges d'un canal principal, de canaux secondaires et de champs irrigués, bien visibles sur les vues satellites, couvrent des dizaines, voire des centaines, d'hectares au sud et à l'ouest de la ville et s'intègrent dans un réseau dont les origines sont plus anciennes⁴.

Une première campagne préparatoire pour un projet de plus grande ampleur a été menée durant un mois en automne 2012 grâce au soutien de la Fondation Max van Berchem. Elle a permis de planifier plus précisément les travaux de terrain à venir et d'envisager plus sereinement les problèmes d'organisation sur un site et dans une région particulièrement isolés. Elle a aussi été l'occasion de commencer un relevé topographique détaillé du site et de procéder à un premier sondage.

Le travail de topographie a surtout concerné l'angle sud-est de la ville, qui pourrait en être la partie la plus ancienne. Il a couvert une surface d'environ 270 x 300 m, où tous les murs et bâtiments visibles en surface ont été relevés, ainsi que la double ligne de remparts et le fossé à l'extérieur.



Fig. 5 - Vue du bâtiment dans lequel un sondage a été effectué au centre de la ville de Dehistān (photo D. Genequand).

Le sondage a été effectué à proximité du centre de la ville, dans ce qui apparaît comme un complexe à vocation publique ou administrative composé de plusieurs bâtiments. Il a été implanté dans l'un de ces derniers, un bâtiment rectangulaire de 43,50 x 41 m qui borde la principale rue sud-nord de la ville et est composé de quatre ailes formées de petites pièces organisées autour d'une cour centrale (Fig. 5). Il n'est pas exclu qu'une rangée de boutiques occupe une partie de l'aile orientale et soit tournée vers la rue.

Le sondage a atteint une profondeur de près de 3 m, sans pour autant aller jusqu'au terrain naturel. Il a d'abord permis de documenter le bâtiment visible en surface, qui est construit en maçonneries mixtes de briques cuites et brique crue (partie supérieure des élévations), et de le dater de la première moitié du XIII^e siècle (Fig. 6). Sous un épais remblai de nivellement contemporain de la construction du bâtiment du XIII^e siècle, un autre édifice a été mis en évi-



Fig. 6 - Vue détaillée du sondage; on distingue clairement les murs du premier niveau de construction et les dallages du second (photo D. Genequand).

dence. Celui-ci a la même orientation et est surtout matérialisé par quelques tronçons de murs en briques cuites et deux dallages très soignés faits de briques posées de chant en arêtes de poissons. Cet édifice, dont le plan et la fonction nous échappent encore complètement, est daté de manière préliminaire du XI^e siècle et a été détruit et arasé lors de la construction du bâtiment du XIII^e siècle. Des couches de destruction très majoritairement composées de fragments de briques crues ont été observées à la base du sondage, laissant supposer l'existence dans les niveaux inférieurs d'un troisième monument, peut-être datable du X^e siècle.

L'intérêt du site de Dehistān est manifeste. Occupé au moins entre le IX^e et le XIII^e-XIV^e siècle, il a ensuite été abandonné et n'a pas fait l'objet de réoccupation, ce qui permet une très bonne conservation des structures médiévales. Dehistān représente une occasion rare pour étudier dans son ensemble une ville des confins de l'Iran et de l'Asie Centrale au Moyen Âge, sans qu'elle ait été modifiée par la suite. Le projet pour ces prochaines années va être articulé autour de trois axes de recherche principaux, portant sur les origines de la ville et le développement urbain, sur l'économie urbaine (artisanat et commerce) et sur la mise en valeur agricole du territoire.

La structure de la ville actuellement perceptible est celle qui correspond à sa période de plus grande extension aux XII^e et XIII^e siècle et qui se maintient jusqu'à la fin de son occupation. Tous les monuments fouillés par la mission soviétique remontent à la période qui va du XI^e au début du XIV^e siècle. Toutefois, l'existence d'un établissement fortifié puis d'une ville est attestée au moins dès le IX^e siècle par les sources textuelles. L'une des tâches majeures que le projet s'est assigné est l'étude des phases anciennes de la ville de Dehistān et de son développement progressif, que seules des fouilles archéologiques sont à même de révéler. La question principale est évidemment celle de l'origine de la ville: établissement préislamique, forteresse de frontière (*ribāt*) du début de l'époque islamique ou véritable fondation urbaine dès ses débuts? L'étude de l'angle sud-est de la ville pourrait permettre d'y répondre et de vérifier l'hypothèse d'interprétation formulée en raison de sa topographie particulière.

Denis Genequand (SCA Genève) et
Alastair Northedge (Université de Paris I)

¹ Al-Muqaddasī, *Ahsan al-taqāsīm fī ma'rīfat al-aqālīm*: éd. M. J. DE GOEJE, Leiden: 1906 (*BGA III*), 312, 358, 367, 372 ; V. Minorsky, *Mashhad-i Misriyān*, *EP*, t. VI ; B. Spuler, *Dihistān*, *EP*, t. II.

² G. A. Pugatchenkova, *Puti razvitiya arkitektury yuzhnogo Turkmenistana pory rabovladeniya i feodalizma*. Moscou: 1958, 169–175, 220, 260–266, 292–299 ; E. Atagarriev, *Srednevekovii Dekhistan*. Léningrad: 1986, 6–11 ; S. S. Blair, *The monumental inscriptions from early Islamic Iran and Transoxiana*. Leiden: 1992, n° 16, 56–57 ; n° 71, 187–188.

³ E. Atagarriev, *op. cit.*

⁴ O. Lecomte, Origines des cultures agricoles du Dehistan (Sud-Ouest Turkménistan). *Stratégies d'acquisition de l'eau et société au Moyen-Orient depuis l'Antiquité*. Sous la direction de Mohamed al-Dbiyat & Michel Mouton. Beyrouth: 2009, 69–77.

IBADI THEOLOGY
Rereading sources and
scholarly works
may 28th to may 30th 2012

The conference explored different issues of Ibadi theology from the early beginnings until the present day and specifically focused on the formative period of Ibadi theology, the transformation period and the theological discourse. The Ibadis are a moderate branch, and today the only survivors, of the Khawarij, the oldest Islamic sect. At present, they form the main part of the population in Oman, in the oases of Mzab in Algeria, of Zawara and Jabal Nafusa in Tripolitania, in the island of Jerba in Tunisia while small groups are also found in the island of Zanzibar. Ibadi Islam emerged in the early Islamic period and played a pivotal role into the development of Islamic law and theology. Today it continues to be an influential force in the contemporary Middle East and North Africa. Despite its antiquity and its vitality, Ibadi Islam has often been misunderstood and remains little known.

The Conference aimed at redressing this gap by introducing the distinctive theological teachings of this influential Islamic school to a broad public, specialists and non specialists alike.

The Ibadi theology has attracted the attention of Italian scholars, most of them based at the University of Naples "L'Orientale", since the middle of last century. The pivotal works by Carlo Alfonso Nallino, Laura Vecchia Vaglieri and Roberto Rubinacci opened the way for a better understanding of Ibadism, but interpretation still remains essentially open and Ibadi studies still deserve much more attention. The history of Ibadism in the first six Islamic centuries is essential for understanding the evolution of both religious institutions and practical law in the Muslim world. The early Ibadi doctrine is, as Ignaz Goldziher and Carlo Alfonso Nallino pointed out, definitely of Mu'tazili origin, but when and where this influence made itself felt is a question which has not yet been settled. It may have originated among the eastern Ibadis in Basra which was their spiritual home, and have been transmitted thence to the West as a re-

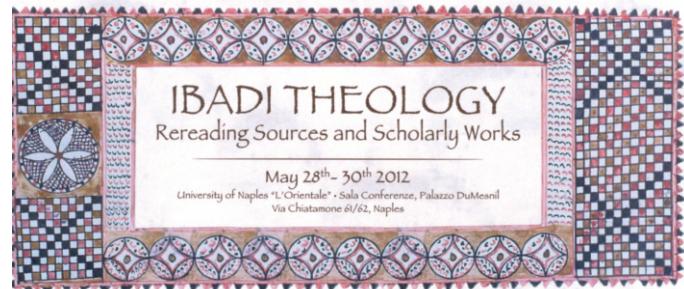
sult of the intellectual contact between eastern and western Ibadi. Later on, Ibadism increasingly converged towards Sunni-Ash'ari norms in parallel with the evolution of Ibadi identity as a *madhab*.

The Naples Conference dealt with a series of cases, from different periods and different sources: Using an interdisciplinary approach, speakers addressed questions such as dogma and creed, conception of faith, theological controversies, reassessment of theological sources, the Ibadi "modernism" in last century Oman ad North Africa. Four themes were treated: "Reading and Rereading Ibadi Sources". "The Ibadi Theological Discourse", "Contemporary Ibadi Theology", "Studies on Ibadism. Past, Present and Future Perspectives" by 27 speakers from Algeria, Canada, France, Germany, Great Britain, Greece, Israel, Italy, Lebanon, Oman, Tunisia, Ukraine and USA.

The morning Conference panels have been opened by Keynote Speakers (Wilfred Madelung/Oxford, Josef van Ess/Tübingen, Radwan Al-Sayed/Beirut, John Wilkinson/Oxford) who discussed crucial question concerning the Ibadi theological discourse and the construction of the Ibadi identity, and the Conference closed with a lively debate among all the speakers and experts in the field on the future of studies in Ibadism.

The Conference proceedings will be entirely edited in a high-quality publication. An International Scientific Board was in charge of conference organization, selection of participants, and critical reading of the papers.

Heinz Gaube
Professor emeritus, University of Tübingen



**CAIRO STREET AT THE WORLD'S
COLUMBIAN EXPOSITION IN 1893
AT CHICAGO**

World's fairs were a popular and at the same time very complex feature of the era between 1850 and 1930. They were aimed at the promotion of crafts and industry, while they also wanted to edify and entertain. They served as gigantic shows demonstrating the state of industry, agriculture, arts and sciences in the whole world at the given time. A world's fair was always a good opportunity to show the world the face of the organizing country it considered characteristic and worthy of display. All these aspects were highly relevant concerning the World's Columbian Exposition, which was organized in Chicago in 1893 to commemorate the 400th anniversary of the discovery of America by Christopher Columbus. The fair consisted of two sections: the White City and Midway Plaisance. The former received its name from the gleaming white colour of its Beaux-Arts buildings;

conforming to a unified general scheme, they had been designed to impress both domestic and foreign visitors with a dignified, serene appearance that suggested solid strength as well as refined grandeur. America wanted to show the world that having joined the leading nations in industry, agriculture and business, it had now come of age and was ready to take its place in the community of nations as Europe's equal in culture and the arts. Midway Plaisance, on the other hand, was born due to a dual consideration. Anthropology as a scholarly discipline was accorded great attention in the fair, and a special area was assigned here to the display of foreign nations and peoples. In the present case this was combined with amusement, which always played a significant role in world's fairs.

It was on Midway Plaisance that within the framework of the exhibition of foreign populations and their cultures *Cairo Street* was realized. The basic idea was not new; what created a real sensation in Chicago was the high level of quality of execution. In accordance with an idea widely popular at the time, *Cairo Street* was not erected as a faithful replica of any particular street in Cairo *in toto* but com-

General view with Abd al-Rahman Katkhuda's *sabil-kuttab*

bined 26 distinct buildings of Arab-Islamic style – some of which were more or less accurate copies of well-known monuments or of their parts – into a harmonious whole reproducing the city's atmosphere and giving the illusion of a real street in the Middle Eastern metropolis.

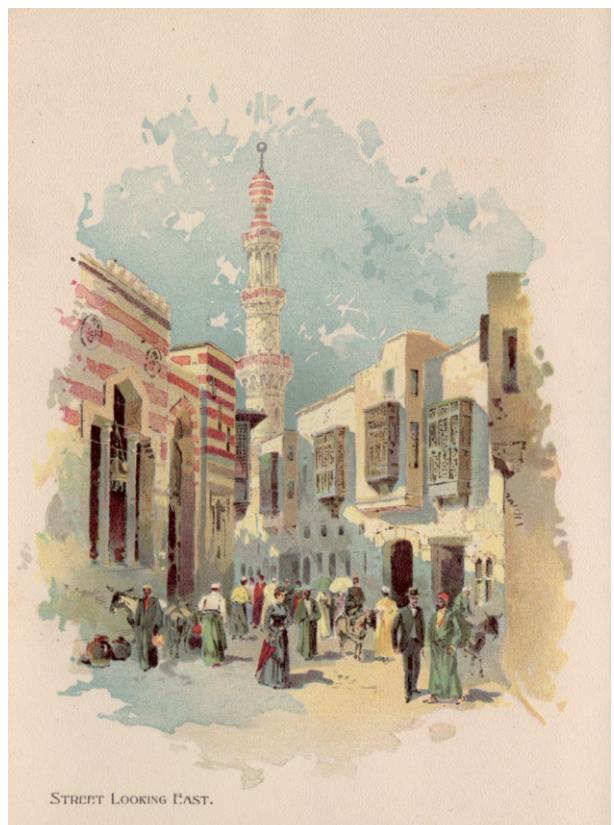
Fully aware of the importance of a world's fair for propaganda purposes, Egypt wanted to participate on an official level in the Chicago fair but was not in a position to do so owing to her precarious economic situation. Thus Cairo Street was realized as a private project by manager Georges Pangalo, who succeeded in securing the cooperation of Max Herz. Chief architect to the *Comité de Conservation des Monuments de l'Art Arabe*, the official state agency responsible for the preservation of Arab-Islamic monuments in Egypt, Herz at the time was the foremost authority in the field in question. In addition to the indispensability of Herz's professional expertise, Pangalo was convinced that Herz's official position with the Egyptian government would give additional standing to his project. In the project office he set up in Cairo, Herz employed the Austrian architect Eduard Matasek to assist him in the preparation of the necessary plans. Most components of the buildings were produced in Cairo and then shipped to America, where they were assembled under the supervision of a Chicago architect especially engaged by Pangalo. Herz himself, who travelled to Chicago for this purpose, supervised the final stage of the works. The creation of an authentic atmosphere also required genuine Cairene inhabitants along with such typical features of the Cairene street scene as camels and donkeys. They would then participate in social events characterizing Cairene life such as wedding processions, among many others. The great sensation of earlier similar ventures, the *danse du ventre*, could not be missing from Cairo Street either. It was easy to hire authentic Cairene

types but Pangalo experienced unexpected difficulties in securing the services of female dancers.

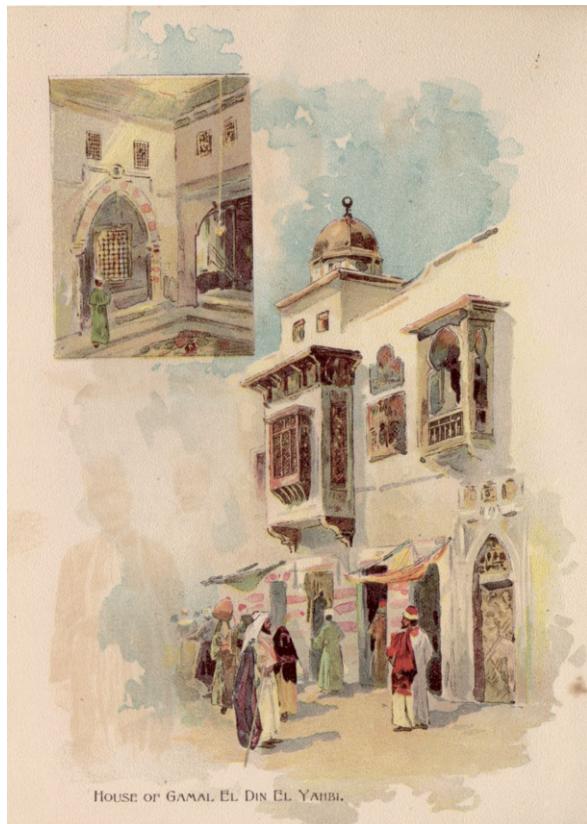
Cairo Street consisted of 26 edifices, including a mosque, houses, shops, and a *sabil-kuttab*; this type of building, characteristic of pre-modern Cairo, combined a public water dispensary below and an elementary school above. A replica of Abd al-Rahman Katkhuda's picturesque *sabil-kuttab*, one of the landmarks of Cairo's Old City, stood in the centre of Cairo Street. The beautiful mosque was a copy of Qayitbay's funerary mosque in the Northern Cemetery except that its minaret was an exact replica of the corresponding part of the fine mosque of Abu Bakr ibn Muzhir in the Old City. There was also a caravanserai, an important type of premodern Cairene architecture, which included a number of interior booths. Altogether there were over 57 booths and more than 50 stands selling authentic Egyptian products in the Street.

Cairo Street was a big success, both with specialists and the general public. This appeared clearly in the number of paid admissions: all participants in the project realized very high profits. The belly dance, the *danse du ventre*, which was looked upon as risqué by contemporary society, caused tremendous excitement so that people flocked to see it; the negative attitude of some newspapers only served to heighten the attraction. In general, a visit to Cairo Street was seen as a substitute for a journey to Cairo for those who could not afford it. This was a significant aspect in an era when travelling became fashionable and more and more popular. The educational gain of meeting people with whom one normally did not come into contact was also important.

It was around 1996 that I became interested in the life and activities of Max Herz (1856–1919), who had been responsible for the



Street looking East



Gamal al-Din al-Dhahabi's mansion

preservation of Arab-Islamic – and later also Coptic – monuments in Egypt between 1890 and the end of 1914. The importance of this post is highlighted by the circumstance that Cairo is the city with the richest heritage of Arab-Islamic architecture in the whole world. In addition, Herz was the first director of the Museum of Arab Art (present-day Museum of Islamic Art in Cairo), and it was one of the new results of this former project that it was again Herz, who founded the Coptic Museum too – both museums are the foremost institutions of their kind in the world. He was also active as private architect, erecting buildings in various styles but personally preferring the Neo-Mamluk style. My research resulted in a monograph published by the *Institut Français d'Archéologie Orientale* in Cairo in 2009:

“Max Herz Pasha (1856–1919): His Life and Career.” It may be mentioned in this context that, owing to his important post, Herz closely collaborated with many scholars all over the world, among them with Max van Bechem.

Cairo Street first came to my notice while working on Max Herz. In my monograph, I discussed it briefly on the basis of material available at the time of writing. However, I had to realize fairly soon that a considerable amount of material was scattered in various sources on the Columbian World’s Exposition, which to locate and peruse seemed to need special efforts. Thus this new project developed with the aim of writing an independent monograph on Cairo Street. I tried to collect and peruse practically all available material on the subject which promised significant yields in three separate fields at least: the history of preservation of Arab-Islamic monuments in Egypt, American history, and Orientalism in Edward Said’s definition. The English text of the monograph is ready now and is currently undergoing stylistic revision with the support of the Max van Berchem Foundation. In addition to the general advantage to be gained from new information *per se*, there are two factors that lend this study uncommon interest. First, the sheer quantity of new, systematically arranged data for the first time gives a comprehensive picture of this remarkable enterprise. Second, the *examination of Cairo Street within the context of the World’s Columbian Exposition as a whole* yielded completely new insights into its true nature and meaning, which considerably modify, often even contradict, generalizing statements to be found in scholarly literature and which are based on one-sided, exaggerated interpretations of Saidian Orientalism. The critical approach pioneered by Edward Said has reached important conclusions and has enriched our knowledge with remarkable new results. Yet research based on Saidian Orientalism alone leaves out of consideration the extremely complex and multifaceted nature of the Columbian World’s Exposition as a whole, where the sublime and the ignoble, serious scholarship and popular amusement, refined art and coarse entertainment peacefully coexisted side by side – and not infrequently interacted with one another. And it was this last aspect that made the entire World’s Fair a truly unique experience.

István Ormos

FASCINATION DU LIBAN AU MUSÉE RATH, À GENÈVE

Du 30 novembre 2012 au 31 mars 2013, l’exposition *Fascination du Liban* se propose d’explorer les mille et un chemins qui, au fil du temps, ont uni les Libanais à leurs dieux et qui tissent les liens avec l’Au-delà. Grâce à une collaboration exceptionnelle avec le Ministère de la Culture/Direction Générale des Antiquités du Liban et le Musée national de Beyrouth, plus de trois cent cinquante objets archéologiques et œuvres d’art, dont certains jamais exposés, jalonnent la première partie de l’exposition consacrée au polythéisme.

Cette dernière s’ouvre sur l’âge de Bronze, où la croyance dans l’Au-delà s’incarne dans les figurines de divinités qui accompagnent le défunt dans sa tombe. Puis viennent les outils du culte: table d’of-



Baalbek: grande mosquée vue de la cour (Ph. Max van Berchem)



Bayt al-Din: Palais (Ph. Max van Berchem)

frande, ancre votive, obélisque associés aux objets usuels (cruches, bijoux). Avec les débuts de l'époque phénicienne apparaissent les premiers exemples concrets de crémations liées aux inhumations. Les rites funéraires se diversifient sous l'influence perse (sarcophages anthropoïdes) et les pratiques culturelles s'enrichissent. L'assimilation au monde grec se traduit par une fusion progressive des croyances. Les divinités locales s'hellénisent, formant un art indigène somptueux représenté par le trône d'Astarté et les étranges figurines de Kharayeb. Le monde romain – particulièrement riche en témoignages cultuels: sarcophages, cippes funéraires, statues de divinités (Apollon, Jupiter, etc.) – marque la fin du polythéisme et transpose son art au service du christianisme.



Byblos : Port vu du nord (Ph. Max van Berchem)

La seconde partie de l'exposition débute avec l'avènement du christianisme dès le IVe siècle qui est marqué, quant à lui, par la multiplication d'objets cultuels: croix, lampes, encensoirs, chapiteaux à monogrammes. Fleurons de l'exposition, trois mosaïques de pavement de la basilique byzantine du site de Chhîm, probablement réalisées au VIe siècle, structurent ce parcours chrétien, prolongé par des icônes melkites choisies au sein de la somptueuse collection Abou Adal, ainsi que par des manuscrits liturgiques – lectionnaire et nouveau testament.

La pourpre extraite à partir du murex, mollusque abondant dans la région de Tyr et Sidon est, aux côtés du bois de cèdre, la source majeure des fortunes qui firent du Liban une nation hors du commun au sein du Levant antique, comme l'archéologie en témoigne.

La conquête arabe à partir de 638 apporte à son tour, au fil des siècles suivants, son propre vocabulaire architectural et artistique, illustré par des éléments d'architecture du palais omeyyade d'Anjar, par de la céramique et des stèles ottomanes jamais dévoilées au public. Ce parcours au sein du monde islamique est également illustré



Tripoli: Tour des lions et petit port (Ph. Max van Berchem)

par une sélection inédite de clichés anciens provenant des archives de la Fondation Max van Berchem.

Séjournant à Damas et voyageant dans la région à plusieurs reprises, Max van Berchem ne manqua pas d'étudier de nombreux monuments et sites du Liban, de les photographier et d'en relever maintes inscriptions. L'exposition présente des vues de Baalbek, de Beyrouth, de Bayt al-Din, de Byblos, de Nahr Ibrahim, de Nahr al-Kalb, du château de Beaufort et de Tripoli. Elles reflètent l'ouverture d'esprit de Max van Berchem et son inlassable curiosité, car il n'oublie pas de noter de petits détails, comme des affleurements de ruines insignifiantes, car non déblayées, ni de signaler les monuments paléochrétiens et byzantins ou les inscriptions grecques ou latines. Du reste, l'exposition reproduit des pages des carnets de voyage dans un diaporama qui permet de découvrir les talents de dessinateur du savant genevois.

La présentation s'achève avec des photographies prises dans les années 1960-1970 par le célèbre photographe Manoug Alemian. Elles illustrent les grands sites archéologiques comme Baalbek, ainsi que des paysages et monuments caractéristiques du Liban.

Cette exposition cherche à rendre visite l'équilibre sans cesse renouvelé entre la diversité des cultes et des rités nés sur cette terre féconde, source d'inspiration pour le futur.

Anne Marie Afeiche, Marielle Martiniani-Reber
et Marc-André Haldimann, commissaires

EN COURS

Jusqu'au 4 avril 2013, la Fundación Paradigma Córdoba va exposer 36 photographies de la Fondation Max van Berchem à la Biblioteca Viva de al-Andalus au Palais du Bailio à Cordoue. Sous le titre La Siria omeya: fotos de la Fondation Max van Berchem en BVA (Córdoba), les visiteurs pourront découvrir des vues du Dôme du Rocher et de la mosquée al-Aqsa à Jérusalem, de la grande mosquée des Omeyyades à Damas et du palais de Mshatta en Jordanie.

*

Katia Cytryn-Silverman a conduit au printemps 2012 sa 4^e saison de fouilles à Tibériade (étude d'une mosquée, du complexe médiéval qui y est associé, d'une église byzantine, des quartiers d'habitations et voies de circulation).

*

Alexander Asa Eger effectue une dernière saison d'étude du site de Hisn al-Tinât, un fort côtier sur la frontière islamo-byzantine (province de Hatay, Turquie) qui a révélé des restes datant du début de la période islamique (VIII^e-X^e siècles) à la reconquête byzantine-Croisés (XI^e-XII^e siècles) en menant une prospection géophysique et des analyses pétrographiques.

*

Dans le cadre du projet du Thesaurus d'Epigraphie Islamique, Frédérique Soudan a achevé les livraisons des inscriptions arabes et islamiques du Proche-Orient et de la Turquie; elles seront mises en ligne en janvier-février 2013 à l'adresse <http://www.epigraphie-islamique.org>. Les consultations on line sont gratuites, mais, afin de sécuriser leur accès, l'utilisateur est invité à s'identifier par son adresse électronique et son mot de passe lors de son inscription.

*

Le colloque Mamluk Cairo: A Crossroad for Embassies s'est déroulé à l'Université de Liège, sous l'égide de la Commission Internationale de Diplomatique, du 6 au 8 septembre 2012 et a réuni 31 conférenciers. Le but de la rencontre était d'examiner les relations diplomatiques entre les sultans Mamelouks et les puissances étrangères par l'étude des relations diplomatiques pendant tout le sultanat.

*

Maria-Vittoria Fontana va conduire une mission de prospection pour obtenir une carte archéologique d'Estakhr, situé à 5 km au nord de Persépolis. Ville importante sous les Sassanides, elle devint la capitale de la province de Fars après la conquête islamique en 648 et le resta jusqu'à la fondation de Shiraz en 684 avant d'être complètement abandonnée au XI^e siècle.

*

Laurence Smith va commencer une dernière saison d'étude à Suan-Kin. Cette ville, composée de deux îles, se trouve au fond d'une baie, à 60 km au sud de Port-Soudan et elle a été le seul port important pour le commerce en direction du cœur de l'Afrique et pour le pèlerinage à la Mecque pendant le Moyen-âge. Les restes d'une ville complète construite

en corail, un des seuls exemples restants de l'architecture dite de la Mer rouge, datent essentiellement de l'occupation ottomane, de 1517 jusqu'à la moitié du XIX^e siècle.

*

Nancy Steinhardt va effectuer un périple de plusieurs semaines en Chine pour compléter son manuscrit sur les mosquées en Chine; ce dernier aborde toute l'histoire de l'Islam dans le pays depuis le VII^e siècle à travers l'étude d'une trentaine de mosquées et leurs liens avec l'architecture traditionnelle chinoise.

*

Gregory Stournaras a débuté l'étude de la collection d'inscriptions islamiques d'Elassona: cette ville, au pied du Mont Olympe, sur un axe important entre le sud de la Grèce et les Balkans, possède un corpus d'inscriptions qui n'ont été ni cataloguées, ni étudiées, datant des XVI^e-XIX^e siècles.

DEMANDES DE SUBVENTION

La Fondation Max van Berchem, dont le but de promouvoir l'étude de l'archéologie, de l'histoire, de la géographie, de l'histoire de l'art, de l'épigraphie, de la religion, de la littérature islamiques et arabes, accorde des subventions à des recherches menées dans ces domaines par des scientifiques titulaires d'un doctorat.

Les candidats doivent s'adresser à la Fondation pour obtenir un formulaire qu'ils devront compléter et lui renvoyer avec les annexes demandées.

Ces documents doivent être en possession de la Fondation le **31 mars 2013 au plus tard**. Le Comité scientifique se réunit à Genève à fin juin et le Conseil de Fondation rend sa décision définitive en juillet.

Le Comité scientifique, présidé par le professeur Charles Genequand de l'Université de Genève, comprend les personnalités suivantes: les professeurs Giovanni Curatola, Université d'Udine, François Deroche, Ecole Pratique des Hautes Etudes (IV^e Section), Paris, Heinz Gaube, Université Eberhard Karls, Tübingen, Renata Holod, Université de Pennsylvanie, Ludvik Kalus, Université de Paris-Sorbonne (Paris IV), Hugh Kennedy, School of Oriental and African Studies, Londres, Gregor Schoeler, Université de Bâle et Mme Louise Martin-van Berchem, membre du Conseil de la Fondation Max van Berchem.

Fondation Max van Berchem**5, avenue de Miremont****CH-1206 Genève****Tél. et Fax +41 22 347 88 91****E-mail: info@maxvanberchem.org****Internet: <http://www.maxvanberchem.org>****Rédaction et édition: Antoinette Harri****Fondation Max van Berchem****Imprimerie: Imprimerie Genevoise SA**